

liés. Ce fut au colonel du bataillon qui, ainsi qu'on vient de le voir, avait été mis hors de la confiance, qu'ils déclarèrent tout ce qui leur avait été révélé du plan, et les sermens qu'on avait exigés d'eux. Ces misérables, étrangers à la patrie espagnole, et dont le nom doit être livré à l'exécration des siècles, étaient les lieutenans Appentel et Nandin. Aux premiers détails qui lui sont donnés par ces traîtres, le colonel sort précipitamment de son logement pour réunir son bataillon, et prendre toutes les mesures convenables afin de s'opposer aux projets qui viennent de lui être dénoncés. Quer qui l'avait prévenu, et rassemblait aussi les soldats, mais dans un but différent, se met à leur tête, et voyant qu'une partie de son plan est déjouée, il part avec le petit nombre d'hommes sur la fidélité desquels il peut encore s'assurer, et se dirige vers l'endroit où le général Lacy l'attendait. Le quartier général fut établi, pendant la nuit, dans la maison du général Milans. Le lendemain, quelques soldats d'un autre régiment, et un assez grand nombre d'officiers de la garnison de Barcelone, vinrent se joindre à Lacy; mais tous rapportaient les nouvelles les plus funestes. Dès lors on ne songea plus qu'à passer les Py-

renées; on se mit en marche, et à une heure après midi, à la voix du lâche lieutenant Cuëro, les deux compagnies qui, jusqu'alors, avaient montré tant de dévouement, se séparèrent de leurs compagnons d'infortune, et retournèrent à leurs drapeaux. Cette trahison fut largement récompensée (1).

Cependant le capitaine général de la Catalogne, Castagnos, instruit de tous ces événemens, avait envoyé le brigadier LLauders sur les lieux pour prendre les mesures convenables et s'emparer des chefs du mouvement. Cet officier, homme d'honneur, mais contraint d'obéir, ne se chargea de cette odieuse commission qu'avec une extrême répugnance, et dans le dessein de tout tenter pour sauver Lacy. Aussitôt qu'il eut acquis tous les renseignemens qui pouvaient guider sa marche, il dirigea plusieurs détachemens vers les montagnes où s'étaient réfugiées ces nobles victimes de la patrie, se mit en route lui-même, et s'empara bientôt de l'épouse et de la fille du général Milans, auxquelles il prodigua tous les soins que leur position exigeait. Le lieutenant colonel Quer, ce digne ami de Lacy, et un autre

(1) Chaque soldat reçut 20 francs, en rejoignant son corps.

officier non moins dévoué, étaient poursuivis dans d'autres directions par le brave et généreux Cabrèra, qui dirigea ses recherches de manière à laisser à ses infortunés camarades tout le temps nécessaire pour lui échapper. L'Espagne n'oubliera jamais que c'est à la prudente conduite que tint Cabrèra, dans cette circonstance où il pouvait se trouver si facilement compromis lui-même, qu'elle doit la conservation des jours de plusieurs excellens officiers, à qui les tyrans se fussent trouvés heureux de faire partager le sort de Lacy. Cependant Milans fuyait à travers les montagnes les plus âpres de la Catalogne; à pied, sans autres compagnons que ses deux enfans en bas âge, qu'il chargeait souvent sur ses épaules, quand il apercevait ou entendait ceux qui étaient à sa poursuite; et tourmenté par l'affreuse incertitude où il était du sort de sa femme et de sa fille. Échappé à des dangers inouïs, et à des privations auxquelles et lui-même et ses enfans avaient été tant de fois prêts à succomber, il arriva enfin à un petit port de mer (1), où il réussit à s'embarquer, et d'où il passa, peu de temps après, à Gibraltar.

(1) Arens-Del-Mar.

Pendant que Milans échappait ainsi aux poursuites de la tyrannie , l'infortuné Lacy , exténué de fatigue et de besoin , accompagné seulement de deux officiers qui n'avaient jamais voulu l'abandonner , et n'ayant plus d'espoir que la mort , après avoir vu échouer les plus nobles projets , errait aussi dans les montagnes , mais sur un point opposé. Réfugié dans la maison solitaire d'un laboureur , il s'y croyait en sûreté ; il l'eût été en effet , si sa funeste destinée ne l'avait pas adressé au plus vil des hommes. A peine ce misérable eût-il appris le nom de l'illustre infortuné qui lui demandait un asile , qu'il s'empressa d'aller le dénoncer aux autorités du village le plus voisin. On sonna le tocsin , et quelques paysans accoururent pour s'emparer de lui. A peine furent ils aperçus par les deux officiers qui accompagnaient Lacy , que ceux-ci , perdant la tête et cherchant leur salut dans la fuite , se précipitèrent au milieu des rochers dont la cabane était entourée ; aussitôt les paysans firent feu sur eux ; ce bruit attira le seul détachement que LLauders , informé que Lacy avait trouvé une retraite de ce côté , y eût envoyé , dans l'intention de le protéger s'il en était besoin. Quelle fut sa douleur , lorsqu'accouru lui-même , il vit le gé-

néral entouré de paysans qui lui demandaient son épée, et auxquels il refusait fièrement de la rendre, déclarant « qu'il ne la remettrait » qu'à un militaire. » Déplorable enchaînement des choses humaines ! celui qui professait une plus haute estime pour Lacy : celui qui eût voulu racheter ses jours de la moitié des siens, est celui-là même qui, pour le sauver, a pris les mesures qui le perdent : celui que le hasard amène pour le recevoir prisonnier et le conduire devant les juges assassins qui vont l'envoyer à la mort !... La nouvelle de l'arrestation de Lacy, et son arrivé à Barcelone, jetèrent la consternation dans cette ville. Ce n'est pas dans cet état qu'on y attendait celui que l'on regardait d'avance comme le libérateur de la Catalogne et de l'Espagne, tant paraissait assuré le succès de cette vaste entreprise, pour le triomphe de laquelle les habitans et la garnison formaient d'unanimes vœux. A peine Lacy fut-il arrivé à Barcelone, qu'il fut traduit devant un conseil de guerre immédiatement convoqué. On entendit ses réponses ; mais le jugement qui le condamna à mort ne lui fut point communiqué. Ce jugement, aussitôt après avoir été rendu, fut envoyé à la cour, à la clémence de laquelle le général Castagnos avait

recommandé Lacy. Le conseil privé qui ne pouvait ignorer à quel point Lacy était chéri dans la Catalogne, dont plusieurs villes venaient de députer plusieurs de leurs citoyens auprès du roi , pour intercéder en faveur de l'illustre général, et craignant que la mort de celui-ci ne donnât naissance à de nouveaux troubles, détermina Ferdinand à ordonner que Lacy serait sur-le-champ transféré dans l'île de Majorque, pour y subir sa sentence, à l'instant même où il y débarquerait. Le général, qui ne se croyait condamné qu'à la prison ou à l'exil, n'apprit qu'en mettant pied à terre dans l'île, qu'il devait se préparer à mourir. Arrivé à minuit, le 3 juillet 1817, au fort de Belver, il y fut mis à mort, le 4, à trois heures et demie du matin. Cette nouvelle ne tarda pas à se répandre ; l'horreur qu'elle produisit fut universelle ; mais ce fut surtout en Catalogne, où Lacy était particulièrement connu, que cette horreur se manifesta d'une manière plus alarmante pour l'autorité. On en conçut de telles craintes à Madrid, que, quoiqu'un grand nombre de personnes impliquées dans la même affaire eussent été arrêtées en même temps que le général, et que plusieurs l'aient été après sa mort, la cour n'a plus osé commencer de

nouvelles procédures contre elles, et la liberté leur a été rendue, immédiatement après le 9 mars 1820.

Tant de revers qui s'étaient si rapidement succédés, loin d'abattre le courage des bons citoyens, n'avaient fait que lui donner un nouveau degré d'énergie et d'audace. Plus la persécution s'attachait à eux, plus ils étaient ingénieux à tromper sa vigilance, et plus aussi leur nombre s'augmentait. Cependant l'activité prodigieuse qui régnait dans leurs travaux finit par en trahir le mystère. Les précautions, si faciles à observer lorsqu'il ne s'agissait de soustraire aux regards de l'autorité qu'un nombre peu considérable d'individus, étaient devenues presque impossibles, depuis que la conspiration était, en quelque sorte, devenue publique; et le gouvernement se vit souvent réduit à fermer les yeux sur des dangers, dont il ne pouvait imputer l'existence qu'à lui-même, mais dont il n'était plus en son pouvoir de se défendre. Aussi, dès lors, son système de persécution, sans avoir rien perdu de sa cruauté, parut-il beaucoup moins assuré dans sa marche. Cependant un officier d'artillerie (1) venait de

(1) Gutierrez-Acuna; il est maintenant membre des cortès.

se rendre en France et en Angleterre, pour se mettre en correspondance avec les libéraux espagnols réfugiés dans ces deux pays. A Londres, il éclaira les écrivains et les journalistes de l'opposition, sur la véritable situation de la Péninsule, et il leur traça le plan qu'ils devaient adopter dans les écrits qu'ils publiaient sur l'Espagne et les articles qu'ils inséraient dans les journaux sur les affaires de ce pays. Le double but de cette importante mission, qui a parfaitement rempli l'objet qu'on avait eu en vue, était d'effrayer les oppresseurs de la nation par la publicité donnée à leurs violences; d'éclairer le reste de l'Europe sur l'affreux despotisme auquel la Péninsule était livrée; et de préparer ainsi les esprits à la grande révolution qui allait s'opérer.

Cependant la ville de Grenade était devenue le foyer des relations qui unissaient plusieurs milliers d'individus. Une correspondance active soutenait l'esprit public, et développait le plan de cette généreuse association. Ainsi l'Espagne, partagée par cette organisation insurrectionnelle, en trois régions, et subdivisée en plusieurs cercles, qui, tous, avaient un nom de convention connu seulement des initiés, offrait le spectacle de deux nations, dont l'une se

préparait, à l'insu de l'autre, de nouvelles destinées. Toutefois cet état de choses n'exista pas long-temps. L'archevêque de Grenade, prêtre fanatique et cruel, épiait depuis long-temps les démarches du capitaine général comte de Montijo, et de ses amis. On parvint à découvrir le lieu où étaient déposées les archives de la société directrice; on s'en empara au milieu de la nuit; et quoique la plus grande partie des noms que l'on trouva sur les registres et dans la correspondance fussent des noms supposés, les révélations que l'on obtint, et ce qu'on pénétra de la vérité, suffirent pour faire arrêter et jeter dans les prisons, sans aucune sorte d'instruction préalable, un grand nombre de malheureux, dont plusieurs furent reconnus plus tard entièrement étrangers à l'association. Le capitaine général fut exilé; un autre personnage, qui occupait un rang élevé et jouissait d'une haute influence dans la société, se réfugia en Italie; l'administrateur général des postes de Grenade, plusieurs chefs militaires, quelques prêtres, et divers employés, furent précipités dans les cachots, dont ils ne sont sortis qu'au mois de février 1820, c'est-à-dire après une captivité de plus de quatre années.

Les événemens qui se passaient à Grenade devinrent le signal d'une persécution générale, et plus barbare, s'il était possible, que celles qui l'avaient précédée. Tous les capitaines généraux des provinces, plus implacables que l'Inquisition elle-même, rivalisaient entre eux de cruauté et de bassesse, pour mériter les regards et les faveurs du ministère, et se faisaient honneur auprès de lui de dénoncer et de faire arrêter quiconque était assez malheureux pour exciter ses soupçons. Au premier rang de ces agens de la tyrannie, on remarqua surtout le sanguinaire Élio, capitaine général de Valence, celui-là même qui, au retour de Ferdinand, avait supplié ce prince de vouloir bien régner *à la manière de ses augustes ancêtres*. Les prisons publiques de cette ville et celles de l'inquisition ne suffisaient plus au nombre des victimes qu'on y entassait journellement. Les couvens furent changés en cachots, et les malheureux qui y étaient renfermés, séparés de leurs familles et privés de toute correspondance avec elles, sans que la moindre formalité judiciaire établit contre eux le plus léger indice de culpabilité, apercevaient d'autant moins le terme de l'affreuse persécution dont ils étaient l'objet, que chaque jour leur amenait de nou-

veaux compagnons d'infortune. D'ailleurs, Élio exécutait avec un tel raffinement de barbarie les ordres dont il était chargé, qu'il était aisé de voir qu'il trouvait une jouissance personnelle dans les maux de ses concitoyens, et que toute pitié était étrangère à son cœur. En peu de temps, l'horreur qu'inspirait ce monstre devint si universelle et si profonde, que le petit nombre d'amis de la liberté, échappés à ses fureurs, résolut d'en faire justice. Déjà ils s'étaient rassemblés afin de concerter le lieu et l'instant favorables pour délivrer Valence de son bourreau, lorsqu'Élio, instruit du lieu de leur réunion, s'y transporta avec une faible escorte. A peine les conjurés le virent-ils paraître, qu'ils ne songèrent plus qu'à se défendre. Un combat obstiné s'engagea, pendant lequel Élio tua de sa main le colonel Vidal, chef de la conspiration, et l'un des hommes les plus dévoués à la cause de la liberté. Le tyran, vainqueur, n'en devint que plus féroce et plus implacable; et, dès le lendemain, ayant fait saisir au hasard quelques malheureux qui lui furent désignés par ses satellites, il les livra à une commission militaire, nommée par lui, qui les condamna à mort sans avoir voulu les entendre, et après leur avoir nommé des défen-

seurs d'office auxquels elle n'avait pas permis de parler. Au nombre de ces victimes fut le jeune Beltran de Lys, fils d'un des plus riches banquiers d'Espagne, quoiqu'il fût constant qu'il ne connaissait aucun des conjurés. Ce malheureux jeune homme, à peine âgé de dix-huit ans, marcha au supplice avec un admirable sang-froid, et refusa avec dignité, mais sans ostentation, d'écouter le prêtre qui s'offrait à l'accompagner. Ayant aperçu en passant le corps de Vidal, placé près du lieu de l'exécution : «Ton sang, s'écria-t-il, aura des vengeurs.» Les cadavres des suppliciés restèrent exposés pendant plusieurs heures. Élio, accompagné de son état major, vint lui-même repaître ses yeux de cet affreux spectacle. En frappant Valence de terreur, le monstre se flattait d'avoir affermi pour jamais la tyrannie : il n'en avait rendu la chute que plus inévitable et plus prochaine.

Pendant que Valence était le théâtre de ces horreurs, le ministre de la guerre Eguia, digne rival d'Élio, poursuivait avec un zèle infatigable le système de persécution adopté par le gouvernement. L'autorité militaire, toujours tyrannique quand elle cesse d'être protectrice, prêta sa police aux vengeances ministérielles;

et pour que rien ne manquât à l'oppression , les cachots de l'inquisition s'ouvrirent à la voix des agens militaires. Cette circonstance , qui caractérise la réunion de tous les genres de tyrannie , donna lieu à un événement digne d'occuper ici une place particulière. Dans une séance du conseil suprême de l'inquisition , un des juges, le chanoine Riesco, dont le nom mérite d'être conservé à la reconnaissance de ses concitoyens et au respect de la postérité, proposa de renvoyer aux autorités séculières les prisonniers renfermés dans les cachots de l'inquisition. L'inquisiteur général, peu disposé à abandonner ses droits, s'éleva avec une énergie qui tenait de la fureur, contre cette demande, si conforme aux loix de la justice, mais si contraire aux vues ministérielles et aux prétentions du saint-office. Une vive discussion s'étant élevée à ce sujet, Riesco adressa à ses collègues et à l'inquisiteur général les reproches les plus énergiques sur la lâche condescendance avec laquelle ils se prêtaient aux projets criminels des ministres; les accusa de profaner le caractère sacerdotal et l'esprit religieux qui devait diriger toutes les démarches des inquisiteurs, même dans ce que l'organisation vicieuse de cette institution offrait de plus ri-

goureux ; et les menaça de la haine et de la vengeance du peuple espagnol, s'ils persistaient dans le système d'oppression et d'usurpation de tous les pouvoirs qu'ils avaient embrassés. Il les quitta brusquement ensuite, et, ne doutant pas que son courage ne fût présenté au roi comme un acte criminel, il se rendit sur-le-champ auprès de ce prince, se jeta à ses pieds, et après lui avoir rendu compte de ce qui venait de se passer entre lui et ses collègues : « Sire ,
» s'écria-t-il , « permettez que je ne vive plus
» avec ces hommes cruels et intolérans ; ac-
» cordez moi la grâce de me retirer , pour le
» reste de mes jours , dans la cathédrale dont
» je suis chanoine. Ceux qui se disent vos
» sujets les plus fidèles provoquent , par leur
» conduite , une catastrophe dont les suites
» seront incalculables. Vous avez promis l'ou-
» bli du passé , et ils cherchent dans la vie de
» chaque individu tout ce qui peut rappeler
» des souvenirs accusateurs , ou donner prise
» à de perfides interprétations. Sire , il n'y a
» pas un moment à perdre , si V. M. veut pré-
» venir de grands malheurs. » Ferdinand parut frappé de ce courage ; il accorda à Riesco la permission qu'il avait demandée ; mais peu après l'impression qu'avait produite sur lui le

discours de cet homme de bien s'était effacée de sa mémoire , et les barbares conseils de ses flatteurs avaient repris tout leur empire.

Ce fut vers ce temps que se passa , dans les prisons du saint-office , une aventure qui n'avait jamais eu d'exemple dans ces lieux dévoués au désespoir , et auxquels on pouvait si justement appliquer cette inscription que le Dante place sur la porte des enfers :

Lasciate ogni speranza , voi ch'intrate.

Le capitaine Vanhalen , d'origine hollandaise , attaché au service d'Espagne , et particulièrement connu par l'ardeur de son zèle à propager les associations secrètes , avait commencé à semer parmi le peuple de la ville de Murcie , où il était en garnison , quelques-unes de ces idées généreuses dont le développement dans les classes inférieures devait donner tant d'auxiliaires aux amis de la liberté. Son dévouement ne resta pas long-temps impuni ; bientôt dénoncé , il fut conduit en prison. Ses papiers , dont on s'était emparé en l'arrêtant , prouvèrent qu'il était en correspondance avec toutes les sociétés secrètes du royaume. Le double crime dont la tyrannie venait de le convaincre , parut trop important aux autorités locales pour qu'elles osassent prendre sur elles de le sou-

mettre à leur décision; Vanhalen fut transporté, sous une nombreuse escorte, dans les prisons de Madrid, et enseveli dans un des cachots les plus obscurs de l'inquisition. On commença bientôt l'instruction de sa procédure; mais, ayant déclaré, dès le premier instant de son arrestation, qu'il ne s'expliquerait que devant le roi sur les crimes qui lui étaient imputés, et cette demande plusieurs fois renouvelée ayant été mise sous les yeux de Ferdinand, ce prince ordonna que Vanhalen fût conduit devant lui. Le supplice d'une captivité rigoureuse, et la presque certitude d'une mort cruelle et prochaine, n'avaient point abattu son courage: loin de demander sa grâce, il n'employa l'instant d'entretien qui lui était accordé qu'à découvrir au roi l'abîme profond dans lequel il était entraîné par ses ministres. Il déclara: « qu'en effet, l'Espagne, toute entière, était couverte de sociétés secrètes; que les persécutions, les emprisonnemens et les échafauds, étaient vainement employés pour les détruire; qu'aucune puissance humaine ne réussirait à les empêcher d'atteindre le but qu'elles s'étaient proposé; que ceux qui composaient ces sociétés n'avaient nullement le projet d'attenter à la vie du roi, ni même aux prérogatives de son rang

et de sa dignité ; qu'en le plaçant sur un trône dont les lois seraient le soutien , et qu'affermiraient la confiance et l'amour des peuples , on ne voulait en effet que donner à son pouvoir un plus haut degré de stabilité ; enfin , que , pour obtenir un aussi heureux résultat , il suffirait peut-être que , de son choix libre , le roi consentit à se mettre à la tête des sociétés , et à se pénétrer de leur esprit ; qu'il demandât à la cour de Rome la révocation des censures qu'elle avait prononcées contre elles ; qu'il s'affranchît surtout de l'influence intéressée et sanguinaire de ses conseillers ; que ce serait véritablement alors que le roi d'Espagne pourrait disposer d'une armée invincible , qu'il fallait désespérer sans doute de rendre à la servitude , mais qui , par cela même qu'elle serait libre , serait aussi plus dévouée et plus fidèle. » Ferdinand parut plus surpris qu'irrité d'un langage auquel ses ministres ne l'avaient pas accoutumé. Le caractère de ce prince s'est montré tellement inexplicable , tellement contradictoire dans toutes les circonstances de sa vie , que nous n'oserions décider si la bienveillance avec laquelle il traita Vanhalen fut l'effet d'une compassion généreuse , ou d'une dissimulation pro-